Μ. Ενιύρο Ζηιμίω 13/6/200

2 VOYAGE SUR LA PLANÈTE PSY

Freud des villes, Freud des champs

Loin des beaux quartiers et des cabinets cossus, la psychanalyse a essaimé là où on ne l'attendait pas : dans les campagnes et les banlieues ouvrières, dans les prisons, chez les immigrés ou parmi les réfugiés politiques. De nouveaux champs qui donnent à cette thérapie une singularité plurielle

C'est un bourg au milieu des prés. Un coin de France rurale, avec son église, son marché et, depuis peu, son cabinet de psychanalyste. Un divan à la campagne ? Au départ, Anne F. n'y croyait qu'à moitié. Elle-même habite Paris, où elle a son cabinet privé. L'idée d'en ouvrir un second, là où, précisément, on ne l'attendait pas, lui est venue un jour, sans qu'elle sache trop pourquoi. *« C'était un pari : créer de l'offre ! »*, sourit la jeune psychanalyste, d'obédience lacanienne. Au printemps 1997, l'aventure débute prudemment, à raison d'une journée de consultation par semaine. Aujourd'hui, Anne F. est passée à deux journées de consultation par semaine et son cabinet ne désemplit pas.

Ceux et celles qui viennent la voir sont agriculteurs, ouvriers, enseignants. Tous payent, sans remboursement, entre 150 à 400 francs la séance. Il y a ce fils de paysan, condamné *« à rester le fils, à vivre en huis clos à la ferme, entre son père et sa mère : il n'arrive pas à sortir, aller avec une femme, par exemple. A quarante ans, il n'en peut plus ! »*. L'homme raconte sa *« peur d'imploser »*, égrène *« les contradictions qui l'habitent »*. Comme cette dame âgée qui ne supporte plus son mari, ni l'*« organisation haineuse »* du train-train conjugal. Elle *« avait envie de pleurer sur sa vie »*. Rien de typiquement campagnard, là-dedans. Les souffrances sont anciennes, aussi vieilles que la famille humaine. Les dire, les laisser dire est, en revanche, chose nouvelle. Quels que soient leur origine sociale ou leur niveau d'instruction, les patients d'Anne F. possèdent, même à l'état d'ébauche, un savoir psychanalytique : *« Ils pressentent qu'il y a de l'inconscient, qu'on est agi, qu'il y a une part d'insu »*, souligne la psychanalyste. Un savoir enfoncé comme un coin, dans l'ordre – tenace – du vieux monde.

Sous ses dehors rieurs, la campagne est violente – tout autant que la ville. Mais d'une violence sourde, rance, jamais dite. *« Il y a beaucoup d'histoires d'incestes, de viols,* constate Anne F. *Ceux qui les racontent sont des gens de quarante, cinquante ans : les faits remontent souvent à leur enfance, à leur jeunesse. Ils me demandent si leurs troubles, leurs angoisses ne sont pas "liés à ça". Dans la plupart des cas, c'est la première fois qu'ils en parlent. »* La nouveauté est là, aussi : dans ces provinces où les pesanteurs culturelles restent fortes, où prospèrent encore rebouteux, *« toucheurs »* et magnétiseurs – *« mes concurrents les plus directs ! »*, s'amuse Anne F. –, les individus deviennent des sujets, qui disent leur *« désaccord avec l'ordre du monde »*. Alors que, avant, *« tout était enfoui, porté par la religion, la famille, un discours collectif. Avant,* résume la praticienne, *ce qui clochait, il fallait le taire. Aujourd'hui, on peut parler»*.

Les patients d'Anne F. en témoignent : qu'elle soit en crise, comme certains le pensent, et même *« menacée »*, comme d'autres l'affirment, la psychanalyse n'en a pas moins essaimé, durant ces trente dernières années, de façon formidable. La province et le monde rural ont accès, désormais, presque aussi facilement que la grande ville, au cabinet du psychanalyste, comme le montre l'« Enquête socio-démographique sur les psychanalystes d'une ville moyenne » réalisée par Daniel Friedmann, du CNRS, et publiée en 1993 par la Mission de recherche du ministère de l'emploi et de la solidarité. Le remboursement par la Sécurité sociale des consultations psychiatriques a joué un rôle dans cette « démocratisation ». Au risque de voir *« l'or pur de la psychanalyse »* se diluer et se perdre ? Le docteur Claude Balier, psychiatre-psychanalyste, n'élude pas la question. Il y a été longtemps confronté. Auteur de « Rencontre en prison », article paru dans la *Revue française de psychanalyse* en 1998, il a aussi publié un ouvrage sur la *Psychanalyse des comportements violents* (PUF). Ancien médecin-chef du service médico-psychologique régional de la maison d'arrêt de Varces, près de Grenoble (Isère), Claude Balier a travaillé pendant quinze ans, de 1977 à 1992, avec des détenus, *« auteurs de violences de toutes sortes »*, affectés de *« désordres profonds de la personnalité »*. Dans cette *« position extrême »*, le praticien et le détenu se trouvent, évidemment, loin des modalités de l'analyse classique. *« Même si on aménage la cure, ni la pathologie propre aux passages à l'acte délinquant ni le cadre de la prison ne se prêtent à cette façon de faire »*, souligne le docteur Balier. De même, dans ce contexte, est écartée l'idée que la thérapie consisterait (seulement) à donner ou redonner la parole au patient.

« Je suis resté psychanalyste, précise l'ancien médecin-chef de la prison de Varces, *dans la mesure où je m'interrogeais sur la nature du transfert et sur mon contre-transfert. »* Le transfert, selon le psychanalyste Daniel Lagache, *« est habituellement défini par la répétition, vis-à-vis de l'analyste, d'attitudes émotionnelles, inconscientes, amicales, hostiles ou ambivalentes, que le patient a établies dans son enfance, au contact de ses parents et des personnes de son entourage »* (*La Psychanalyse*, PUF, collection « Que sais-je »).

Cette rigueur a conduit le docteur Balier à inventer de nouvelles pratiques, solidement arrimées aux concepts métapsychologiques, et à ouvrir une piste de travail originale dans le champ de la psychosomatique. Ses études sur le phénomène du clivage – qui « coupe en deux » la personnalité du criminel, à la fois homme et monstre –, sur la récidive – que le psychanalyste appelle *« répétition »* – et sur le traumatisme – conçu comme un processus de *« transmission générationnelle »* – lui vaudront la reconnaissance tardive de ses pairs. Beaucoup, chez ces derniers, montrent une certaine réserve. Certains froncent le sourcil. *« Un psychanalyste en prison, ça leur semblait bizarre »*, sourit l'ancien habitué de la maison d'arrêt de Varces, lauréat, en 1999, du prix Maurice Bouvet, décerné par la Société psychanalytique de Paris (SPP).

Ses patients relèvent d'une pathologie réputée inaccessible, *« dont on dit classiquement que seuls 5 % des sujets concernés demandent à être soignés »*. L'intervention même du psychanalyste pose question : en tentant de *« résoudre la faille créée par le clivage »*, de reconstruire le lien entre l'homme et le monstre, l'analyste prend le risque de *« créer de la souffrance, là où le clivage sait la taire »*. Question d'autant plus difficile que, contrairement au thérapeute cognitiviste, qui cherche d'abord à *« éduquer »*, le psychanalyste travaille surtout à comprendre les processus psychiques qui ont conduit au crime. Ici, plus qu'ailleurs, la guérison est l'exception.

EN France, les psychanalystes qui exercent en prison se comptent sur les doigts de la main. *« On se sent un peu à contre-courant »*, reconnaît Pierre-Paul Costantini. De formation lacanienne, ce psychanalyste travaille, depuis 1994, à la prison de Metz. Il n'a pas oublié le mot que ce confrère lui a lancé, un jour : *« On ne travaille pas avec la canaille ! »* Réflexe de caste, de classe. Longtemps confinée dans les beaux quartiers de Paris, la psychanalyse a toujours ses notables. Elle a aussi ses anonymes et ses Mandrin. Philippe Genuit, qui exerce à la prison des femmes de Rennes, est membre, comme Claude Balier, de l'Association pour la recherche et le traitement des auteurs d'agressions sexuelles. Lui aussi préfère se moquer de l'indifférence de ses pairs. *« On essaye d'être des bricoleurs ingénieux »*, explique-t-il simplement.

Ce n'est pas avec *« la canaille »*, ni dans les quartiers chics, que travaillent les psys du centre Primo Levi, dans le 11[e] arrondissement de Paris. Même si certains de leurs patients ont parfois, eux aussi, séjourné en prison : les réfugiés politiques, que le psychanalyste Juan Boggino et ses collègues reçoivent quotidiennement, ont subi les traumatismes de la guerre, de la détention, de la torture souvent. Là aussi, on est loin de la cure classique. Là aussi, le divan est banni. Pour des raisons tout autres : *« Durant les séances de torture,* explique M. Boggino, *on ne voit presque jamais son bourreau. Demander au patient de s'allonger sur le divan, sans voir son interlocuteur, conduirait à réactiver les choses extrêmes, innommables, qu'il a vécues. »* Lors des entretiens en face à face, l'échange des regards est donc un élément primordial, signe d'*« une rencontre où l'autre, le thérapeute, ne se dérobe pas »*. Si la psychanalyse demeure, là encore, l'outil théorique de référence, la pratique prend, le plus souvent, la forme d'une psychothérapie. Celle-ci peut durer six mois, un an ou trois semaines – cela dépend des cas.

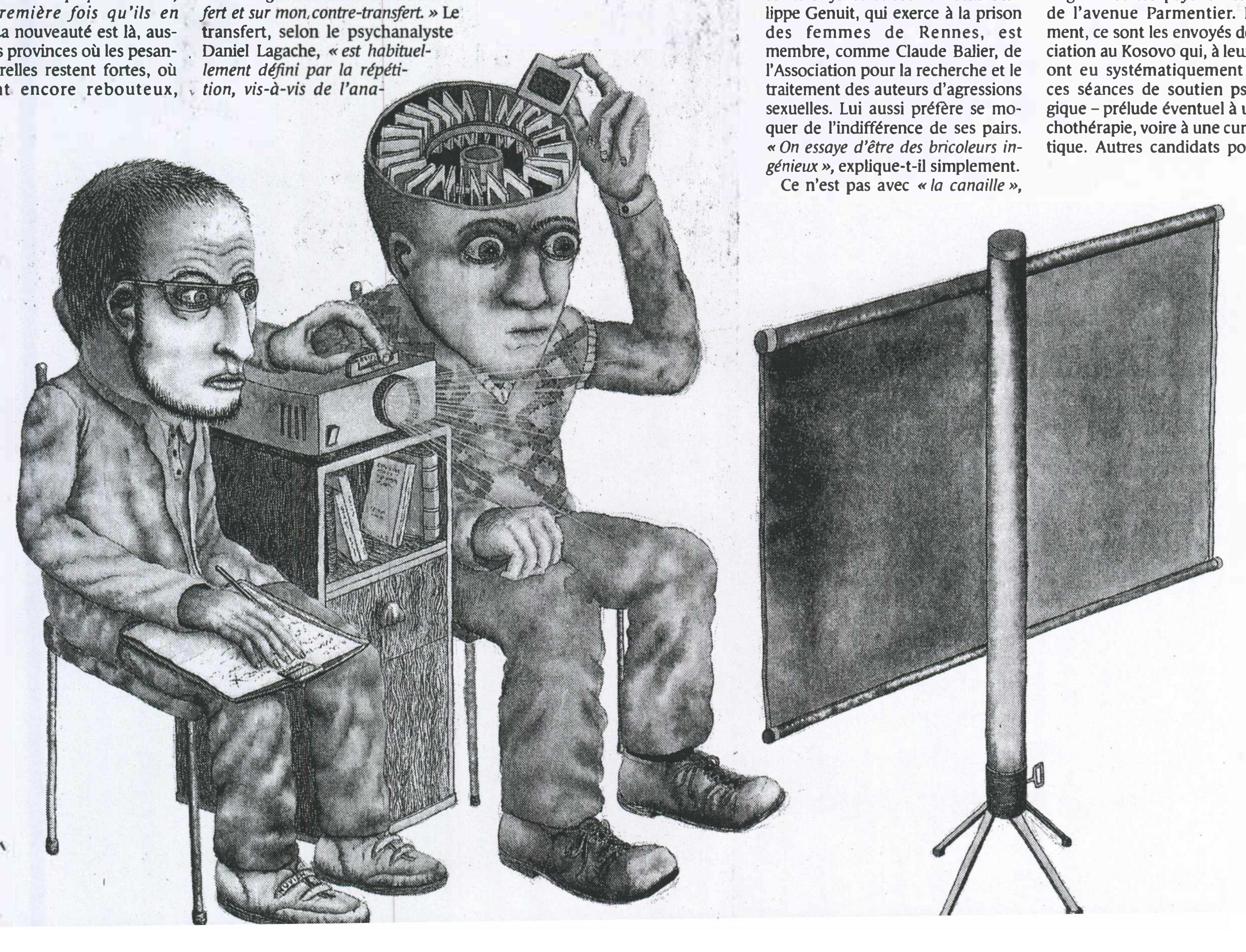
« Contrairement à ce qui se passait il y a encore vingt ans, la psychanalyse n'est plus une pratique de classe. Aujourd'hui, tout le monde peut être psychanalysé – ou, du moins, tous ceux pour qui parler a un sens », soutient Patrick Guyomard, président de la Société de psychanalyse freudienne (SPF) et enseignant à l'université Paris-VIII. Parmi ceux qui font appel aux psys du centre Primo Levi, ne figurent pas seulement, d'ailleurs, des réfugiés de guerre. Depuis 1995, des membres de l'association Médecins du monde (MDM), traumatisés par leur expérience dans des zones de conflit, en Bosnie notamment, participent à des séances de « debriefing » avec les psychothérapeutes de l'avenue Parmentier. Récemment, ce sont les envoyés de l'association au Kosovo qui, à leur retour, ont eu systématiquement droit à ces séances de soutien psychologique – prélude éventuel à une psychothérapie, voire à une cure analytique. Autres candidats potentiels, les journalistes et, en particulier, les cameramen de télévision – dont beaucoup sont rentrés très choqués de l'ex-Yougoslavie ou du Rwanda après avoir vécu là-bas *« l'œil collé à l'horreur »*. Le souvenir est loin des premières cures viennoises et des hystériques de Charcot, parquées à la Salpêtrière...

« La psychanalyse n'a pas moins de clients. Elle a moins de clients payants et moins de clients dociles ! », s'amuse le docteur Bernard Sigg, qui fut l'un des fondateurs, en 1971, du service municipal de psychanalyse de Vitry (Val-de-Marne). A l'époque, implanter la psychanalyse dans une banlieue ouvrière, à forte population immigrée, tenait de la gageure. *« Plus du quart de notre clientèle était composée de Maghrébins, de Portugais,* se rappelle l'ex-pionnier, auteur des *Murs de la psychanalyse* (Editions sociales) et coauteur de *Familles en souffrance* (Scand-éditions), qui retrace l'expérience de Vitry. *Ils venaient nous dire leurs problèmes, ils en avaient "marre" de leur vie et des médicaments. Ils avaient surtout besoin de parler – et d'être entendus. »* Tous n'iront pas, évidemment, s'allonger sur le divan. Une *« toute petite minorité, pas plus de 4 ou 5 % »*, entamera une psychanalyse. Rien de très étonnant à cela. Même si la proportion des *« allongés »* varie d'un cabinet ou d'une institution à l'autre, il est clair que les adeptes du divan ne forment plus, de très loin, l'essentiel de la clientèle des psychanalystes. Tel est le paradoxe : plus la psychanalyse se diffuse et se vulgarise, plus sa pratique se dilue.

« Contrairement à ce qui se passait il y a encore vingt ans, la psychanalyse n'est plus une pratique de classe. Aujourd'hui, tout le monde peut être psychanalysé – ou, du moins, tous ceux pour qui parler a un sens »

Patrick Guyomard, président de la Société de psychanalyse freudienne

SELON une enquête récente, réalisée au sein de la Société psychanalytique de Paris (SPP), la proportion d'analystes ayant peu de patients (entre un et trois) en « cure-type » est passée de 17 % en 1995 à 28 % en 1999. Cette tendance est générale, quelles que soient les écoles : bon gré mal gré, les psychanalystes, qu'ils exercent en cabinet privé ou en institution, font désormais de tout – de la psychothérapie dite « analytique », de la psychothérapie « de groupe » ou « familiale », du psychodrame, etc. Au train où vont les choses, *« demain, ne seront psychanalysés que les futurs psychothérapeutes ! »*, prédit, sous forme de boutade, Daniel Widlöcher. Du côté des patients, la confusion n'est pas moins grande. Entre les innombrables variantes du marché psy – où se croisent l'hypnose et le cri primal, la gestalt-thérapie ou la psychanalyse –, choisir est un dilemme. En outre, l'inflation, le babélisme, la dispersion et le morcellement qui caractérisent les pratiques et les techniques analytiques font que celles-ci, *« en exagérant à peine »*, n'ont plus *« en commun que la seule dénomination psychanalyse »*, note le chercheur québécois Patrick Froté, auteur de *Cent ans après*, un livre d'entretiens avec neuf psychanalystes de renom, dont Jean-Bertrand Pontalis, Jean Laplanche, André Green, Joyce McDougall et Michel de M'Uzan (Gallimard, 1998). Dans ce contexte, ajoute-t-il, *« est-on encore en droit de parler d'une psychanalyse ou ne faudrait-il pas plutôt dire des psychanalyses ? »*. La question du statut des psychothérapies – fréquemment agitée, à Paris comme à Bruxelles – risque de faire resurgir ce débat périlleux, qui hante, depuis plusieurs années, les coulisses du mouvement psychanalytique.



Catherine Simon
Dessin : Nuvish

PROCHAIN ARTICLE